

Tératothérapie

Catherine Mavrikakis

Number 99, Fall 2003

Les monstres

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14439ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mavrikakis, C. (2003). Tératothérapie. *Moebius*, (99), 65–70.

CATHERINE MAVRIKAKIS

Tératothérapie

Quoi? Qu'essquia? Il y a comme quelque chose qui finit. Qu'esski s'dit? T'entends? T'entends au loin le mot «fin»? Il y a comme quelque chose qui s'annonce, non? Quoi? Ça s'entend. Tu l'entends? Écoute. Oui... Nous? Nous. C'est nous. C'est si simple. Ça finit, tu vois. C'est plus là. Quoi? La magie. La folie. Les yeux dans les yeux, la main dans la main, mon corps contre ton corps. Ton âme avec mon âme. Mon dieu dans tous tes dieux. La mer touchant ton ciel. L'immensité en moi.

Et le reste. Bien sûr, le reste. Juste le reste qui se démantibule. Le reste qui se bousille, qui se dégingue comme le temps. Ça va de mal en pis. Vraiment, foutu climat... C'est qui qu'on peut blâmer?

Il y a quelque chose qui ne marche plus, qui n'avance plus, qui clopine, qui boite, qui va cahin-caha depuis longtemps, c'est vrai. Et tout d'un coup ça se cabre, ça ne veut plus rien savoir. Je ne veux plus rien savoir. De toi?

Évidemment. De cela, oui, de cela.

Justement.

J'expectore, je renâcle, je crache, je vomis, je déjecte. Je nous éjecte. Je nous «flushe». Et vlan! Rien ne va plus. C'est pourri de partout. Ça sent mauvais. Tu le sens? Et tu ne sens plus que ça. Plus rien d'autre à humer que cette carcasse d'amour qui se décompose, doucement et bientôt, à toute allure. Plus rien d'autre à sentir que ces choses qu'on ne ressent déjà plus.

Comment dirais-je?

T'es un monstre et je ne t'en demandais pas tant. T'es un monstre d'avoir laissé le monde se départir de nous, les choses se faisander et la vie se corrompre. T'es un monstre pour tout ce que tu n'as pas fait, pour tout

ce qui n'est pas venu, tout ce qui n'a pas été, promis, désiré, sacrifié, supplicié.

T'es un monstre de ne pas avoir balancé ta vie au bout d'une corde, de penser que t'as le choix entre moi et l'ailleurs... De croire que je ne me pends pas à tes basques trop longues, que je ne suis pas accrochée à toi et pour de bon. D'imaginer la suite sans rêve et sans douleur.

Un monstre de porter sur tes grandes épaules les poids insignifiants de cadavres éthérés. Tu croules sous le passé. Dépose ton fardeau. Tu ploies sous la masse des baragouins mondiaux. À jouir de toutes les langues, la sienne devient fourche. Catapulte les spectres. Démolisseur la gueule et n'avance pas tranquille sous le coup de mes balles. Les livres sont projectiles, mais tu ne le sais pas.

T'es un monstre d'indifférence, un monstre de froideur, un monstre de silence. Un monstre d'existence. Un monstre de mots tout faits. Et comment parler de toi? Le langage t'appartient. Ce sont des langues mortes. Semi-automatiques qui me flinguent à tout coup.

Tu parles... Oui, je parle encore sur la banquise de nos amours gelées. Pic à glace de ton corps. Mais causer, ça, j'sais faire. Et tant pis si j'en crève. On ne m'arrête pas. En tout cas, pas comme ça.

T'es un monstre et je ne t'en demandais pas tant. Pas tout ça. Pas comme ça. Autrement. Autrement? Oui, c'est vrai, ça, bien sûr, tu ne connais pas.

T'es un monstre. Mais déjà c'est fini, déjà nous sommes à bout, au bout de cette course folle que je menais avec l'amour-aux-pieds-sans-ailes, avec l'amour-aux-gros-sabots-qui-vous-piétinent-le-corps. J'ai bien couru, tu sais. J'en suis tout essoufflée. Mes muscles chevrotent et ma voix cherche l'air. Je suis la première à la ligne d'arrivée. Comme toujours, la meilleure. Il n'y a que moi qui sache aimer? Ben, c'est ça.... Ça t'emmerde, mais c'est vrai et sais-tu combien c'est dégueulasse de pouvoir toujours gagner? C'est que t'en as pas la moindre idée...

T'es un monstre de savoir perdre, un monstre de mauvaise foi, un monstre d'être si beau joueur, un monstre de nous rater. Un monstre quand tu ricanes, un monstre quand

tu t'amuses, un monstre quant tu dis oui, un monstre d'expériences revues et répétées, un monstre de bêtise et d'amabilité.

T'es un monstre et j'aimais tellement ça lorsque tu jouais à me faire peur et à me dévorer le cœur. T'es l'ogre du Petit Poucet, le loup du Chaperon, le Barbe-Bleue des anges, les bottes de sept lieues qui ne mènent plus nulle part.

Besoin de toi? Bien sûr. Et mille fois par jour. Et mille fois encore, à tout moment. Besoin de tes mains rudes, besoin de tes violences, besoin de mon urgence à t'aimer si crûment.

Besoin de poings sanglants, de mes doigts arrachés et de mes yeux crevés à quêter tes regards.

Circulez, il n'y a vraiment rien à voir. Il n'y a que moi qui en bave et qui n'en démords pas. Il n'y a que moi qui sanglote dans le parcours des jours. Il n'y a que moi qui hurle parce que je sais hurler.

Besoin de toi, bien sûr, mais je vais faire avec. Avec ma poitrine qui s'arrache et mon corps qui implose. Je vais faire avec l'horreur de séparer. Le bien du mal et le grain de l'ivraie.

La douleur est trop vive? Ben, je vais me faire mal. De ton sadisme intact, j'ai appris tous les trucs. Ce n'est pas toi qui m'auras la peau. Je ne suis pas du Far West, mais je dégaine plus vite et beaucoup mieux que toi.

Il y a quelque chose qui finit. C'en est fini de nous. On ferme la boutique. On remballa la viande.

Ça commence à faire. Ce soir, je jouerai à guichets fermés. La scène de la fin, la scène toute finale, la scène où nous ne serons plus, ni toi, ni moi, ni nous.

Il ne faut pas s'en faire.

Je ne viderai pas douze cartouches folles dans le ventre vidé de nos amours maudites.

Je n'écraserai pas la cervelle stupide de ton p'tit chimpanzé ou de ton chien méchant.

Tu n'aimes pas du tout les bêtes et tu ne tiens à personne. Ça finira plus mal, plus mal encore que toi.

Tout le monde s'est barré. Il n'y a vraiment pas d'avenir et encore moins de passé.

On dit:

Il y a quelque chose qui finit et ce n'est pas plus mal, parce que le mal, c'est toi et ta tranquillité. Il y a quelque chose qui prend fin, et mon Dieu que c'est bon de savoir que ça prend vraiment bien, mais cette fois pas sur moi.

Au fond, t'avais raison. C'était peut-être moi l'horreur. C'est moi qui avais tort, de vouloir la vie, et de vouloir encore. C'était moi la béance, la purulence ouverte, le miasme nauséabond, le dégueulis fait femme, la fille qui gueule sans cesse et qui pleure et qui pisse.

C'était moi la chimère, la dragonne aux cent têtes. Qui ne pousseront plus, vraiment t'as tout coupé.

C'était moi l'emmerdeuse, la salope égarée, celle qui cherche la petite bête et qui ne l'a pas trouvée.

C'était moi, front baissé, à me taper la tête contre les murs crayeux de ta frigidité. C'était moi la Méduse, la Gorgone fatale, celle qu'on ne regarde pas de peur de se briser. Celle qu'on décapite, dont on arrache le sexe, celle dont on ferme la gueule à coups de marteau-piqueur.

J'étais l'ignominie, le pus de la passion, ce qui suinte sans cesse, qui s'épand, qui s'épanche.

J'étais le monstrueux. Celle que l'on n'aime pas. Celle qui ne reçoit rien, et même pas des baffes. Mais c'est toujours assez. Les restes de ta vie, c'est ça que tu donnais. Ça me suffisait? Faut croire qu'on bouffe les miettes.

J'étais l'écœuranterie, la folie à tue-tête, l'amour qui ne cède pas et qui en redemande.

J'étais tout ce qui s'exècre et ce que tu ne dis pas.

Mais voilà, c'est fini. Tout ça, c'est terminé. C'est un grand soulagement. Ouf! Comme le bonheur rectal après avoir bien chié. Comme le plaisir du corps après une bonne botte. Voilà, c'est déchargé. Je remonte ma braguette. Tu peux refaire le plein.

Je retourne dans la masse infâme et bovine. J'en ai fini de moi et de toi.

J'étais un monstre et là franchement, tu n'en voulais pas tant, non? Je faisais dans l'excès. «Faut pas exagérer. Faut un juste milieu. La vie est faite d'embûches, de compromis bien vrais et de promesses toutes fausses.» On y a mis le holà, on a serré la ceinture. T'as vu la taille que j'ai?

J'étais un monstre gnome et cela t'effarait.

J'étais un monstre nain et tu en frémissais.

Dans les petits pots, les plus mauvais onguents. Aux petits maux, les grands remèdes.

Je devais t'impressionner. C'est fou ce que j'en impose... Avec mes gros poings et mes bras de costaud. Avec ma bouche énorme. Comme monstre, t'avais jamais vu mieux...

Un petit effort tout de même... C'est fou ce que j'en impose, comme ça, mine de rien, avec les dents de vampire et le vagin édenté.

Monstre, où es-tu? Je suis là. C'est ce que disent les chansons. Les chansons d'enfants-monstres qui mordent à pleines dents. Monstre, où es-tu? Voilà qu'il s'est planqué. Si le monstre y était, il nous aurait mangés.

Parce que le monstrueux, il est encore à venir. Il marche, il marche, il marche. Le voilà qui s'amène. J'entends ses pas de géant. Le voilà qui dévore et qui ronge nos os. Regarde sa gueule féroce. Il est bien plus terrible que tout ce qu'on s'est dit.

Le monstrueux, c'est ça. Cette fin-là. Hors de toi. Hors de nous. Cette fin qui s'annonce. Sans nous. Cette fin qui nous pousse à en finir. Sans plus attendre, sans rien dire. Pour rien, parce que ça finit un jour, les histoires d'amour. Parce que tout a une fin, parce que tout meurt et parce qu'on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve. C'est écrit, non? C'est vrai et il n'y a rien à faire. On n'a pas changé le monde. On n'a rien changé. Rien. Ça n'a pas bougé d'un pouce depuis notre arrivée. Ainsi font, font, font, trois petits tours et puis s'en vont. T'auras le dernier mot.

Tu sais, je me serais bien baignée en toi une autre fois. J'y aurais mis les doigts, la langue, et puis le nez, même là où ça sent mauvais. Le nez dans le caca de notre amour visqueux. Je me serais bien baignée encore dans le sang de nos blessures, je m'y serais régénérée à l'aise, j'aurais pu y renaître, et tout laver en nous.

Mais il y a quelque chose qui me dit: c'est fini, n-i-n-i. Comme dans tu nies. Comme dans banni et même honni.

Il y a ça. Il n'y a que ça. Juste ça. Tu entends? C'est plus fort que moi. Plus fort que tout.

Terrasser le monstre? Mais je n'y songe même plus. Je ne suis pas saint Georges, encore moins saint Michel et je n'ai rien d'un Ulysse devant son Polyphème; je ne crève aucun œil et je ne retourne pas chez moi heureuse, après vingt ans d'absence. J'emmerde les prétendantes. J'en ai fini de tout. En fait, je n'ai jamais voyagé sans toi à mes côtés. J'décollais qu'avec toi pour m'envoyer en l'air. Tu ne peux pas en dire autant, non?

Il y a quelque chose qui finit. Ça pète de partout. Ça explose, ça crève, ça nous chie à la gueule. C'est la fin qui s'annonce sans se faire annoncer. Elle défigure le tout. Elle saccage le passé. C'est la fin qui se montre, sans jamais nous montrer.

C'est la fin, que ça dit. C'est ça, que l'histoire crie.
Apocalypse.

En live et en direct: Apocalypse. Point.

On recommence, non?

Ben, vraiment, pas cette fois.

C'est quoi que tu disais?

Faut pas exagérer.